

A propos de l'incidence du sexe dans la pratique de terrain.

Entretien avec Gérard Althabe

Nicole Échard, Catherine Quiminal, Monique Sélim, Gérard Althabé

Citer ce document / Cite this document :

Échard Nicole, Quiminal Catherine, Sélim Monique, Althabé Gérard. A propos de l'incidence du sexe dans la pratique de terrain. Entretien avec Gérard Althabe. In: Journal des anthropologues, n°49, Automne 1992. Au-delà des périphériques. pp. 137-142;

doi : <https://doi.org/10.3406/jda.1992.1722>

https://www.persee.fr/doc/jda_1156-0428_1992_num_49_1_1722

Fichier pdf généré le 03/05/2018

A PROPOS DE L'INCIDENCE DU SEXE DANS LA PRATIQUE DE TERRAIN

Entretien avec Gérard ALTHABE
EHESS

Nicole ÉCHARD
Catherine QUIMINAL
Monique SÉLIM

Intéressé par le débat sur l'incidence du sexe dans la pratique anthropologique (publié dans le n° 45 du "Journal des anthropologues" de septembre 1991, Gérard Althabe a tenu à reprendre avec nous quelques-unes des questions abordées. D'où l'entretien que nous rapportons ci-dessous.

Gérard Althabe - Deux problèmes très précis ressortent du numéro consacré à l'anthropologie des sexes : d'une part la dualité sexuelle qui informe les dispositifs symboliques et que, effectivement, le féminisme a permis de mettre à jour, direction que les ethnologues avaient tendance à masquer, et, d'autre part, le problème de l'appartenance sexuelle de l'ethnologue sur le terrain. L'un des intérêts de votre numéro c'est de montrer justement qu'il ne faut pas tomber dans des pièges du genre : il n'y a que les femmes pouvant étudier les femmes.

L'intérêt de votre débat réside dans le problème de la construction de l'ethnologue dans le cadre des rapports sociaux qui se jouent dans

l'enquête, vous montrez que c'est très variable ; on ne peut rien déterminer d'une façon absolue... L'ethnologue-femme est construite comme une femme à certains moments (ou comme un homme) et à d'autres moments non. Ce que dit Nicole Echard est clair : *Ce n'est pas parce que je suis une femme que j'ai pu travailler sur les femmes haoussa, bien que j'avais de très bonnes relations avec elles.* Le problème dans la situation coloniale : être pris dans un rapport de domination, le cadre de l'enquête de terrain est un rapport de domination. Dans ce rapport de domination, la sexualité joue, c'est évident ! En fait, on nous apprenait au départ, dans des réunions d'ethnologues, qu'il fallait "prendre une fille" pour apprendre la langue, c'était là un moyen de "pénétration" (sic) dans l'univers des autres. On nous donnait toute une série de conseils dans ce sens au départ.

Je reprends mon histoire personnelle. Bon, j'arrive en Afrique avec une bourse d'études pour aller chez les Pygmées du Cameroun ; je tombe sur un administrateur, c'était la fin de l'époque coloniale. On débarque dans un village et le premier soir on convoque le chef pour lui donner l'ordre d'amener des femmes. J'ai eu un choc, j'ai senti que si je voulais faire de la recherche, je devais nécessairement me situer en rupture avec les pratiques de l'administration coloniale et les pratiques du monde blanc. Ce sera un point important : j'ai toujours essayé d'éviter les relations sexuelles dans les villages dans lesquels je travaillais, pour ne pas être bloqué dans le jeu des rapports de domination coloniale. La domination coloniale c'est aussi la sexualité.

Monique Sélim - *C'est-à-dire que tu voyais la rupture avec le sexe comme une contestation de l'ordre colonial ?*

G.A. - C'était identique à ne pas avoir de boy habillé en blanc. J'ai rencontré des ethnologues se faisant servir sur des tables dressées dans les villages par des domestiques. C'était la pratique intervenant à la fin des années cinquante, quelques mois avant l'indépendance, des pratiques avec lesquelles je devais rompre absolument. Il fallait aussi rompre avec la domination coloniale dans la vie pratique et le problème sexuel en était un des éléments importants, ce qui rentrait en contradiction avec ce qu'on avait essayé de m'apprendre avant de partir.

Catherine Quiminal - *Dans la mesure où tu fais toujours attention à la manière dont le terrain et les rapports avec les gens s'instituent, est-ce qu'à*

certains moments tu t'es posé la question de savoir en quoi cette position t'informait sur les pratiques ou les représentations des rapports sociaux de sexe dans la société considérée ? En quoi le fait que tu sois un homme sur un terrain, t'apprend quelque chose sur la manière dont les gens se représentent ou pratiquent les rapports sociaux de sexe ? T'es-tu posé cette question ?

G.A. - Non, mais sur un quartier urbain nous sommes dans un contexte différent. Le problème reste le même.

C.Q. - *Le problème est le même. Est-ce que toi, toi-même si tu veux, dans ton travail, tu as réfléchi aux effets qu'avait ta position, par exemple dans la situation coloniale ?*

G.A. - Ma volonté c'était d'essayer de rompre avec des rapports sociaux construits sur la domination coloniale, néo-coloniale disons. Il y avait ce refus d'accepter ce jeu qui était l'offrande des filles. Ça m'a énormément aidé à sortir du cadre d'une relation avec les chefs, les fonctionnaires, etc. A Madagascar, par exemple, j'ai pu entrer dans le jeu d'un culte de possession qui était féminin - les femmes étaient possédées par des génies hommes - et j'ai pu établir des relations d'échange dans ce cadre particulier.

Nicole Échard - *Pour ma part, si je prends l'exemple de l'Ader, région où j'ai travaillé, quand un étranger arrive dans un village, quel qu'il soit, quelqu'un qui a le statut d'étranger, les jeunes filles, le groupe de jeunes filles, se doit d'aller le saluer. Il est convenu que cet étranger, "goûte à quelque chose de sucré". C'est presque un devoir de l'étranger que de coucher avec l'une de ces jeunes filles. Ce qu'il y a là-dedans, ce que tu veux taire un petit peu, ce que moi j'entends qui manque dans ton discours, par rapport à ma propre expérience, c'est le fait de l'oppression des femmes dans ces sociétés. Domination qui s'exprime sur leur sexe, c'est-à-dire que les hommes disposent de leur sexe, disposent de leur sexualité. Dans ce cas, leur sexualité on la propose à l'étranger qui passe.*

Cette situation-là, elle n'est pas seulement coloniale, elle est liée à la domination masculine sur les femmes, d'une manière plus générale.

G.A. - Tu as raison puisque le fait qu'on puisse t'amener des filles montre qu'il y a domination sur la sexualité des femmes, mais le problème est de savoir si tu dois jouer le jeu ou pas.

N.E. - *Dans le cas du culte de possession, si je me souviens bien, tous les génies sont masculins, tous les référents sont masculins et c'est le corps des femmes qui est une fois de plus exploité pour exprimer une vérité masculine, c'est l'utilisation du matériel physique féminin...*

G.A. - Le problème du culte de possession, il est évident que je l'ai examiné en tant que culte mais aussi dans le type d'échanges qui se jouaient dans la vie quotidienne. Les femmes possédées créaient une situation de contre-pouvoir contre les vieux, qui restaient enracinés dans la médiation ancestrale. C'était une situation tendue, conflictuelle et c'est dans cette conjoncture que je devais entrer. Mais le deuxième point est le problème du rapport de domination dans son ensemble et, en tant qu'homme l'un de ses terrains est la sexualité. De plus, la domination coloniale ou néo-coloniale est une domination masculine, les administrateurs étaient des hommes. Le chercheur, dans une situation de domination, a moins de possibilités de jeu. Par certains côtés, il est plus difficile à un homme de rompre avec, dans la mesure où tu es toujours renvoyé à ce rapport.

C.Q. - *C'est parce qu'il y a une double domination, c'est ce que Nicole voulait dire : la domination coloniale d'un côté, la domination des hommes sur les femmes de l'autre.*

M.S. - *Il y a le fait aussi que les hommes "collent" beaucoup plus à leur rôle, on pourrait dire structurellement. Il y aurait cette fluidité intrinsèque aux personnages de s'habiller en fait de parures complètement différentes. C'est ce que disait Simone de Beauvoir de l'être social de la femme qui ne s'appartient jamais à lui-même, qui est toujours "en référence à" et qui donc, quand elle devient ethnologue sur un terrain, est moulée beaucoup plus facilement dans n'importe quel rôle. Cela aussi est un effet de la domination. Les hommes seraient beaucoup plus la proie de leur propre personnage de domination, puisqu'ils colleraient aux mécanismes sociaux globaux de la domination.*

G.A. - C'est quand même lié aux différences conjoncturelles mettant en oeuvre la domination homme/femme. La situation à Madagascar est très différente de ce qu'on peut trouver en Afrique centrale, à Madagascar même, tu as des variations considérables. Par exemple sur les Hauts

Plateaux : le rapport de domination est beaucoup moins accusé qu'ailleurs.

C.Q. - *Je voudrais revenir sur ce que tu disais tout à l'heure. Tu disais que finalement ce refus d'accepter la position qui t'était proposée quasiment imposée, t'avait été utile. J'aimerais que tu précises un peu plus en quoi.*

G.A. - *Ça m'a été utile pour sortir du cadre dans lequel j'étais systématiquement enfermé et qui est défini par le rapport de domination. Ce cadre-là renvoie aussi aux jeux de domination interne qui ne te sont pas accessibles. C'est là le "piège", accepter le jeu dans lequel on est pris au départ d'une enquête, c'est rester dedans. C'était clair à Madagascar : au premier contact, un discours long, cohérent emprisonnait dans ce jeu. C'était une région où dix ans avant il y avait eu une insurrection. La construction des moyens de défense était généralisée et j'étais là dedans, au bout de quelques mois, je risquais la redondance.*

N.E. - *Pour ma part, je suis arrivée en Afrique juste après l'indépendance, je n'ai pas fait l'objet de tentatives d'enfermement de ce type parce que, étant une femme, je ne pouvais pas être une image de pouvoir, ni de l'administration qui était référée aux hommes.*

C.Q. - *Dans de nombreuses situations, il y a non seulement le rapport des hommes blancs aux femmes noires, mais également celui de ces mêmes anthropologues avec leurs collègues femmes. De nombreuses femmes ethnologues, surtout si elles refusaient leur position de blanches, étaient traitées comme des "folles"! Elles étaient exclues de la communauté blanche. Certaines ont été détruites. Si elles couchaient, elles, avec des Noirs, c'étaient des chiennes. On allait jusqu'à mettre en question leurs capacités intellectuelles. Même au niveau de la société locale, elles avaient des problèmes, par le simple fait d'être là, femme seule.*

N.E. - *En effet, certaines ont été complètement dévalorisées. On a délégitimité ce qu'elles ont fait.*

G.A. - *Ce qui est important : voir comment on est produit en tant que femme, c'est ce qui ressort de vos analyses, on est produit en tant que femme dans une conjoncture donnée, et puis il y a les conséquences...*

M.S. - *Passons du terrain colonial au terrain français. Toi, Gérard, comment vois-tu ta position d'homme sur un terrain français ? Là nous*

avons des éléments de comparaison, puisqu'il y a deux terrains où nous avons été ensemble.

G.A. - Sur le terrain français, tu es construit en tant qu'homme aussi. Mais la tension est moindre. On reste cependant imbriqué dans une situation normative dans laquelle la norme est la femme à la maison et l'homme au boulot, ainsi le chercheur homme est à l'écart dans une cité HLM, il est obligé de se raccrocher à certains acteurs comme les travailleurs sociaux, qui sont des hommes mais qui, par leur métier, peuvent être légitimement présents la journée dans un quartier, sans être considéré comme des chômeurs. Le chercheur est pris dans le jeu de la norme familiale qui fonctionne encore puissamment parmi les familles populaires. C'est d'ailleurs surprenant alors que quarante pour cent des femmes travaillent. La femme au chômage c'est le retour à la normale, peut-être pas personnellement, mais dans l'espace public, l'ethnologue homme est pris là-dedans.

M.S. - *Ton identification aux travailleurs sociaux était liée à une nécessité d'une normalisation de ta position par rapport à l'ordre des catégories de sexe.*

G.A. - A Stains, tu pouvais toi intervenir normalement ?

M.S. - *Oui, je n'avais pas à m'identifier à qui que ce soit. Je rentrais "naturellement" dans le jeu des discussions de voisinage entre femmes.*

G.A. - Un autre problème est qu'actuellement il semble que ce sont surtout des ethnologues femmes qui vont sur le terrain. Les ethnologues masculins auraient-ils tendance à fuir les échanges directs ?